

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Doris Barette affiche ses couleurs

Isabelle Crépeau

Volume 20, Number 2, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Crépeau, I. (1997). Doris Barette affiche ses couleurs. *Lurelu*, 20(2), 55–57.

DORIS BARETTE affiche ses couleurs



Elle porte de l'orangé. La couleur sauteur. Ils sont si rares ceux qui osent en être vêtus... Mais Doris Barette, la tête coiffée d'un irrésistible bibi, est ce soir-là d'une élégance toute coquine.

Volubile, détendue, elle répond avec un empressement joyeux à toutes les questions, se raconte généreusement, sans faux-fuyants : «Quand j'étais petite, je n'ai jamais rêvé de devenir illustratrice : je ne me considérais pas assez talentueuse pour ça! Bien sûr, j'avais certaines aptitudes, ma mère était douée pour le dessin et j'avais tout de même hérité en partie de ce talent, mais ce n'était pas suffisant pour que je pense à en faire une carrière. Et

puis, à cette époque, l'édition québécoise ne bénéficiait pas de la même place que maintenant! Nous avions beaucoup de livres à la maison et ma mère nous en achetait régulièrement. Je regardais les illustrations en me disant parfois à quel point était chanceux celui qui faisait ce métier-là! Mais j'étais persuadée qu'il fallait vivre en France pour faire ça!»

Quand arrive l'heure des choix, au cégep, elle boude l'aspect flou et les perspectives incertaines qu'offrent à ses yeux les arts plastiques, et se tourne vers le graphisme qui la sécurise par le côté précis

du travail. Elle ajoute : «Quand j'ai terminé mes études, je n'ai pas vraiment fait de graphisme, j'ai tout de suite travaillé en illustration. Je réalisais des dessins pour les vêtements, les pyjamas et les t-shirts. Ce que je faisais était surtout destiné aux enfants.» C'est ainsi qu'elle découvre peu à peu son potentiel en illustration. Au fil des mois, elle se rend compte que son travail évolue : «Je m'apercevais qu'en ayant l'occasion de dessiner tous les jours, je progressais assez rapidement. C'était très encourageant. De plus, je touchais à l'univers des enfants et je découvrais à quel point cela me plaisait.»

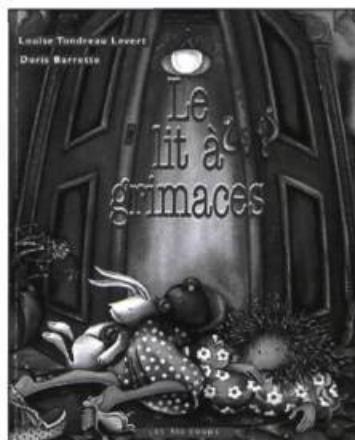
C'est là que l'idée de faire de l'illustration pour l'édition jeunesse lui est apparue comme tout à fait envisageable. Elle a montré ses pyjamas à quelques éditeurs et a d'abord travaillé dans l'édition scolaire, il y a à peu près douze ans de cela. Elle y a fait ses classes pendant trois ans avant de

s'aventurer en littérature jeunesse. Elle se souvient : «Au début, je n'avais aucune technique! En graphisme, je n'avais appris ni l'aquarelle, ni la peinture à l'huile, ni l'acrylique. La première fois que j'ai eu à illustrer un livre, j'ai regardé dans mon matériel, j'ai pris ma petite boîte de pastilles de couleurs... et ç'a été ardu! Sauf que, tout comme à l'époque où je dessinais des vêtements, j'ai constaté que, sans être par-

fait, mon travail s'améliorait... Il a fallu que ce métier s'impose à moi pour que je reconnaisse mes possibilités dans ce domaine.»

L'œil du rouge-gorge

Doris Barette a développé une manière bien à elle de traiter l'aquarelle. Avec autant de douceur que de précision, elle arrive à peindre l'atmosphère d'un lieu et à rendre l'émotion d'un regard. Quoi d'étonnant à ce qu'elle souhaite parfois devenir un oiseau pour mieux pouvoir observer les gens, deviner ce que leur démarche et leurs attitudes révèlent de leur caractère. Elle précise avec un



haussement d'épaules : «Je n'amasse pas de documentation. Certains illustrateurs se constituent des banques d'images. Pas moi. J'observe. Il y a beaucoup de choses qui me restent en mémoire. Je dessine à partir de ces souvenirs.»

Ce recours à la subjectivité de la mémoire lui assure toutes les libertés. Pour elle, c'est là que réside une belle part du plaisir de créer : «Dans une

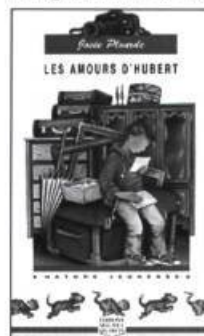
illustration, tu peux mettre le décor que tu veux, alors que chez soi on peut rarement se le permettre! Mais sur papier, je le peux! Cette petite lampe-là avec ce divan-ci... pourquoi pas! Et ça ne coûte pas plus cher... Moi, j'aime bien les intérieurs, ça me ressemble davantage que les paysages.»

«Je suis très stimulée par les gens que j'admire depuis longtemps, ajoute-t-elle, en citant quelques noms : Stéphane Poulin, Stéphane Jorish, Suzanne Duranceau, Marc Mongeau... Je regarde le travail de ces illustrateurs avec considération : il y a une telle maturité dans ce qu'ils font! Voilà ce que c'est que d'avoir du métier! Je retrouve dans les œuvres de ces gens-là quelque chose de contrôlé, une maîtrise... et en même temps une souplesse admirable! C'est ce qu'apportent le travail et l'expérience. C'est encourageant. Je peux me dire qu'un jour j'atteindrai aussi une telle qualité. Toujours évoluer, c'est ce qui importe.»

En bleus de travail

Avant de se lancer dans l'illustration d'une histoire, Doris Barette l'approuve lentement. Elle la relit souvent, et laisse intuitivement les images venir à elle. C'est important à ses

yeux d'approfondir l'histoire, de figurer le personnage pour le connaître jusqu'au bout des ongles. L'album l'habite pendant plusieurs semaines, et elle le met doucement à sa main. Elle explique : «Souvent, à la première lecture, il y a quelque chose qui se passe, il y



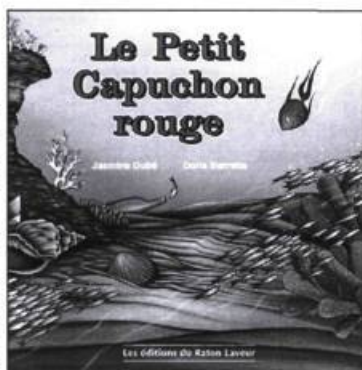
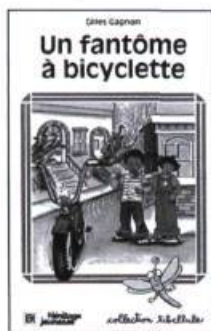
a des images qui me viennent... Si rien ne se présente, c'est que l'album ne me rejoint pas suffisamment. Mais cela arrive rarement. Si l'inspiration vient déjà à la première lecture, je suis rassurée. Ensuite, je vais relire et relire l'album jusqu'à ce que je m'arrête sur une page : la première

que je ferai. Je ne sais pas vraiment ce qui motive le choix d'une page plutôt qu'une autre, mais tout dépend de ce premier contact. Il faut vraiment que cette première page me parle d'abord! Je n'ai jamais à me demander laquelle ce sera parce qu'elle s'impose d'elle-même. Et chaque fois, il y aura aussi une page qui me plaira moins, parce que je la considère moins bien réussie; mais, étonnamment, ce n'est pas celle que les gens aimeront le moins (elle rit). C'est même parfois celle dont on me parlera le plus. C'est surprenant, mais en même temps, c'est rassurant.»

Son dessin est toujours retravaillé avec beaucoup de rigueur. L'expérience du graphisme et son goût pour l'harmonie et l'équilibre la poussent à apporter beaucoup de soin à la composition de l'image. Elle retravaille au besoin tous les détails qui ne sont pas à la hauteur de ses attentes.

Elle m'explique ses exigences : «J'aime que, lorsqu'on regarde mes images, ce soit possible de deviner ce que ressent le personnage. Je ne veux surtout pas passer à côté de cela. L'inquiétude, la peur ou le plaisir doivent apparaître dans la gestuelle du personnage. J'aime quand on ressent jusqu'au bout des doigts l'émotion du personnage. La composition de l'image, c'est aussi quelque chose de primordial pour moi. Enfin, je considère l'application de la couleur comme un défi à long terme. Il faut tellement de temps et de travail pour arriver à maîtriser l'aquarelle. Je

n'utilise que ce médium depuis environ dix ans et j'aime encore quand il m'arrive de franchir une étape, de réussir une texture différente, un effet nouveau. J'aime sentir que j'évoque, que ce que je viens de faire, tout en étant fidèle à mon style, se différencie de tout ce



que j'ai fait auparavant et qu'on sente une progression.»

Jaune souci...

«Ce qui est le plus frustrant dans ce métier, confie-t-elle, c'est de toujours se demander quand on va être capable d'en vivre... Ce questionnement est un irritant.»

Visiblement, Doris Barette aime savoir où elle va et être en contrôle de sa vie comme de son pinceau! Lorsqu'on lui demande ce qui représente la plus grande difficulté pour elle, elle n'hésite pas à répondre.

Mais elle envisage la situation avec pragmatisme et sans complaisance, tout en admettant avoir éprouvé certaines difficultés à s'y ajuster : «Je comprends de mieux en mieux ce milieu-là. Le marché ici est si petit. Il ne faut pas oublier que le livre reste un milieu subventionné, donc les personnes qui peuvent en vivre grassement sont rares! Les illustrateurs ont tout de même l'avantage de pouvoir travailler dans différents milieux. Moi, j'ai fait le choix de vivre de l'illustration, mais j'ai d'abord choisi de privilégier l'édition jeunesse. C'est mon choix et je l'assume... Si je voulais bien vivre de ce travail, je n'aurais qu'à faire de la publicité, à changer de taille!»

Elle constate malgré tout que, lentement, au fil des années, sa situation s'améliore et que la qualité de son travail lui ouvre de plus en plus de portes. Un contrat aux États-Unis lui apporte beaucoup d'espoir : «C'est peut-être ce qui va me permettre de continuer ici. J'ai une famille, il m'arrive de me demander si c'est acceptable de me payer la traite ainsi, de m'offrir ce travail-là... C'est un luxe, au fond! Je me suis longtemps sentie coupable d'exercer ce métier, à cause de mes responsabilités familiales. J'ai heureusement un conjoint qui m'a soutenue, sinon je n'aurais jamais eu la chance de me rendre là où je suis... Parce que ce travail ne fait pas vivre une famille. Alors ça me sécurise de voir que la situation s'améliore petit à petit. Je me morfonds moins qu'avant, c'est une chose avec la-

quelle j'ai appris à vivre. Mais il faut s'armer de patience...»

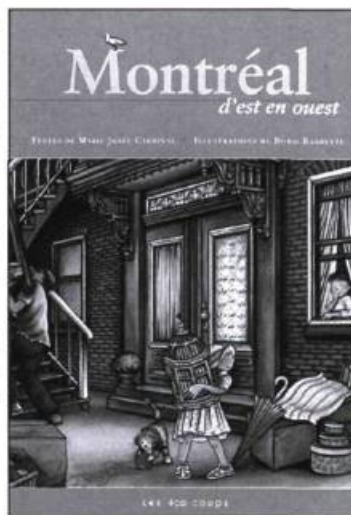
... et rouge passion

Cette patience, elle la doit certainement à la passion qui l'habite. Car il ne faut pas s'y méprendre, si elle persévère malgré tout dans ce domaine, c'est qu'elle adore ça! Plusieurs éléments font en sorte que ce métier lui convient totalement. Elle en parle avec flamme : «J'ai plaisir à faire ce travail-là toute seule, dans mon monde. Il y a des moments de bonheur intense où j'ai l'impression de n'avoir jamais fait ce métier avant ce jour-là. Je me souviens d'un moment comme ça où j'avais fait de petites pantoufles pour *La petite histoire*, un livre pour bébés. Ces petites pantoufles, ce n'était pas la grande illustration qui allait tout casser, c'était... ordinaire, mais j'ai eu un tel plaisir à faire ça! Chaque fois que je regarde cette image, je repense à ce bonheur-là... Il y a de beaux instants comme ça où la couleur me réjouit, où je réussis à mettre sur papier l'image que j'avais en tête. Il y a aussi le milieu qui me plaît. J'aime beaucoup l'édition jeunesse, les gens qui gravitent autour... j'ai l'impression d'être dans ma famille! Enfin, il y a le plaisir de vivre dans l'univers des enfants. Quand je suis entrée dans l'adolescence, je me suis dit que je ne serais plus jamais petite... J'ai trouvé cela très dur. Je ne voulais pas devenir une adulte, je croyais que ça serait plat, qu'il faudrait être sage, se tenir droit... prendre des responsabilités, je trouvais cela bien exigeant. Si j'avais su alors que je pouvais garder un gros pied dans l'enfance, eh bien

j'aurais pris la chose avec un peu plus de légèreté.»

Classe verte

Pour garder pied justement dans le monde de l'enfance, l'illustratrice rencontre souvent les enfants. Elle a bien hésité entre le graphisme et l'enseignement, aussi entre-t-elle dans les classes avec une joie non dissimulée. Elle s'avance jusqu'au bout de sa chaise pour me raconter : «C'est vraiment un plaisir immense : je vais dans les écoles plusieurs fois par an, mais ce n'est pas as-





sez à mon goût. Quand je rencontre les enfants pour leur parler de mon travail, ça correspond à tout ce que j'aime. J'ai un côté maîtresse d'école! J'adore leur apprendre des choses, leur permettre de découvrir tout le travail qu'il y a dans un livre. J'aime être dans une classe. L'école est un lieu qui me plaît. Davantage maintenant que lorsque j'étais petite! J'aime aller dans les écoles, c'est vraiment très stimulant. Si je n'avais pas ce contact régulier avec les enfants, il me manquerait vraiment quelque chose.»

Coloris d'outre-mer

Malgré les inquiétudes et les questionnements qui l'assaillent régulièrement, Doris Barette envisage l'avenir avec un enthousiasme serein. Les défis qu'on lui propose sont de plus en plus intéressants. Surtout, elle rêve de faire un album à l'étranger. Mais elle continue de ne rien tenir pour acquis : «Chaque fois que quelqu'un m'appelle, c'est comme un compliment, tu sais. C'est toujours plaisant d'être choisie. Travailler pour différents éditeurs me donne l'occasion de travailler avec différentes valeurs. Le contrat aux États-Unis me donne la chance de travailler et de parler avec des

gens d'ailleurs. Mon autre rêve serait que l'édition soit suffisamment en santé pour me permettre de continuer à exercer mon métier. Je suis quand même confiante et j'ai de moins en moins d'angoisse par rapport à cette question. Il y a toujours ces petites choses qui me font dire que ça va aller...»

À micro fermé, nous bavardons des plaisirs de la vie, de la beauté et de la richesse des enfants d'aujourd'hui. Elle me parle de ses enfants et des petits bonheurs de sa vie. Lorsqu'elle repart, je remarque à quel point la démarche est légère, presque dansante. Les pieds sont bien sur terre, mais la tête chatouille les étoiles... ☺

Doris Barette a illustré :

- Le lit à grimaces*, texte de Louise Tondreau-Levert, coll. Grimace, Éd. Les 400 coups, 1996.
- Qui a peur la nuit*, texte de Christiane Duchesne, Éd. Scholastic, 1996.
- Montréal d'est en ouest*, texte de Marie-Josée Cardinal, Éd. Les 400 coups, 1994.
- Ma petite histoire*, texte de Danielle Marcotte, Éd. Les 400 coups, 1994.
- Le Petit Capuchon rouge*, texte de Jasmine Dubé, Éd. du Raton Laveur, 1992.
- Le maringouin*, texte de Michel Quintin, coll. Ciné-faune, Éd. Michel Quintin, 1989.

- Les reptiles*, texte de Louise Beaudin et Michel Quintin, coll. Mots et animaux, Éd. Michel Quintin, 1989.
- Marie-Soleil la jeune abeille*, texte de Danielle Gallichand, coll. Plume et Poil, Éd. Michel Quintin, 1988.
- Les animaux sauvages 1*, texte de Louise Beaudin et Michel Quintin, coll. Mots et animaux, Éd. Michel Quintin, 1988.
- Les animaux de la ferme*, texte de Louise Beaudin et Michel Quintin, coll. Mots et animaux, Éd. Michel Quintin, 1988.
- J'observe les insectes Fourmis, mouches grillons...*, texte de Gilles Brillon, coll. Ça grouille 2, Éd. Michel Quintin, 1992.

- J'observe les escargots, les araignées et les autres bestioles*, texte de Gilles Brillon, coll. Ça grouille 1, Éd. Michel Quintin, 1991.
- Le cadeau ensorcelé*, texte de Danielle Simard, coll. Carrousel, Éd. Héritage, 1997.
- Les amours d'Hubert*, texte de Josée Plourde, coll. Nature Jeunesse, Éd. Michel Quintin, 1992.
- Camy risque tout*, texte de Danielle Marcotte, coll. Boréal Junior, Éd. du Boréal, 1992.
- Le fantôme à bicyclette*, texte de Gilles Gagnon, coll. Libellule, Éd. Héritage, 1986.
- La bande à Quenœil*, Éd. Plume d'elle, 1990.
- Don't Blame Gladys Little Jack Horner*, Children's Television Workshop, États-Unis, 1997.

**Vous trouvez difficilement
Lurelu en kiosque ou en
librairie?**

**Abonnez-vous
donc!**

**C'est tellement plus simple...
et c'est moins cher.**



À NOS CLIENTS DU QUÉBEC :
Le 1er janvier 1998, la TVQ augmentera.
Profitez de ce que la taxe est encore à 6,5%
pour prendre un abonnement de deux ans.

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE, PROV. _____ CODE POSTAL _____
TÉLÉPHONE _____

Inclure avec ce coupon un chèque ou un mandat-poste de (taxes incluses) :

abonnement régulier, au Québec	<input type="checkbox"/> 14,81 \$	<input type="checkbox"/> 29,00 \$
abonnement régulier, Canada hors Québec	<input type="checkbox"/> 13,91 \$	<input type="checkbox"/> 27,00 \$
abonnement de soutien	<input type="checkbox"/> 30,00 \$	<input type="checkbox"/> 60,00 \$
abonnement à l'étranger	<input type="checkbox"/> 25,00 \$	<input type="checkbox"/> 45,00 \$

Expédier le tout à :

LURELU
Case postale 220
 Succursale E
Montréal (Québec)
H2T 3A7

Mon abonnement commencera par le numéro courant ou le prochain n° Reçu requis